

## LES TROIS CHIENS ET LE DRAGON

*CADIC. C. et Lég. Bret., III, 183.*

Par les fossés qui bordaient la grande route, une maigre chèvre mordillait pousses d'arbre, touffes d'ajonc et feuilles vertes, sous la conduite d'un jeune garçon à l'œil vigilant et à la mine décidée.

« Veux-tu me la céder? demanda une fée qui passait, suivie de trois chiens. Je te donnerai en échange mes trois compagnons.

- Oh! que nenni, répliqua le berger. Ma chèvre n'est pas grasse, j'en conviens, mais elle nous fournit du moins du lait, tandis que vos chiens ... que diable pourrais-je en faire î »

Le lendemain, la voyageuse reparaisait : « As-tu réfléchi? » dit-elle.

- Si j'ai réfléchi! déclara le jeune homme, gardez vos bêtes, je garde la mienne. »

Avec une persévérance qui dénotait évidemment un désir extrême de parvenir à ses fins, la dée était encore de retour le surlendemain : « Allons, mon fils, consens-tu? Je t'assure que tu n'auras pas lieu de le regretter. » Le berger se mit à songer à part lui : « Il est possible qu'elle dise vrai. Après tout je ne perdrai pas grand-chose; cette chèvre vaut à peine la corde qui lui sert d'attache » ; et il répondit délibérément : « J'y consens : changeons!

- Merci, reprit la femme; outre les chiens, accepte ce sifflet d'argent et rappelle-toi que, quel que soit le danger que tu courras, il te suffira d'y appuyer les lèvres, pour les faire arriver à ton aide.»

La mère du jeune garçon était une pauvre veuve qui, pour unique bien, n'avait que cette chèvre. En apprenant l'étrange marché auquel s'était prêté son fils, la colère s'empara d'elle. Elle saisit un bâton. Mais déjà l'un des chiens, qui répondait au nom de Brise-Fer, avait vu le mouvement. D'un bond il fut sur le bâton et entre ses mâchoires puissantes il le cassa comme un brin de paille.

« Puisqu'il en est ainsi, s'écria la mère, et que, par ta faute, nous avons perdu notre gagne-pain, je te déclare qu'il m'est impossible de te nourrir désormais. Va-t'en où tu voudras et demande à tes chiens de pourvoir à ton existence.

- J'agirai suivant votre volonté, ma mère », répliqua le jeune homme qui gagna sur-le-champ la forêt voisine, accompagné de ses trois chiens. Cette forêt avait la réputation d'être la plus giboyeuse du monde. Les lièvres, les lapins, les renards, les loups, voire les ours et les lions s'y promenaient à l'aventure, en troupes innombrables, sans que personne ne songeât à troubler leur quiétude. L'arrivée du jeune homme fut pour les pauvres bêtes le signal d'un véritable massacre. L'un de ses chiens s'appelait Chasseur. Or Chasseur travailla si bien des jarrets et des crocs qu'au bout de trois mois la forêt était débarrassée du dernier de ses habitants.

On parlait alors beaucoup d'un vaste bois situé aux environs de Paris, où le gibier semblait encore plus pressé, mais qui avait une très mauvaise réputation, car nul n'en était jamais sorti vivant.

« Avec des compagnons tels que les miens, pensa le jeune homme, je suis convaincu que les ennemis ne se hâteront pas de m'attaquer. Tant pis, s'il m'arrive malheur, mais je veux satisfaire ma curiosité et savoir ce qu'il y a là-dedans. »

Il emmena avec lui sa sœur, afin de s'occuper des affaires de son ménage, lorsqu'il chasserait au loin, et partit dans la direction de Paris.

En arrivant sur la lisière du bois, il s'arrêta surpris. Les arbres étaient si serrés, les branches si entremêlées, les frondaisons si épaisses que la lumière du soleil ne réussissait pas à percer le feuillage et qu'il lui semblait pénétrer dans un four. En même temps il croyait entendre à son oreille une voix qui répétait : « Ne va pas plus loin, car ta vie court un grand danger!

- Bah! se dit-il, n'ai-je pas mes trois chiens? » Et, après avoir installé sa sœur dans une maison vide d'habitants, sise dans une clairière, il se mit à chasser. Il rencontra sur son chemin une multitude d'animaux, mais jamais une créature humaine.

Il n'en était pas de même de sa sœur qui, dès le premier instant, trouvait à qui parler.

Il avait été convenu entre eux que, durant son absence, elle vaquerait aux préparatifs du repas et que, une fois l'heure de midi, elle sonnerait la cloche pour l'appeler. Or midi était passé depuis longtemps et la cloche ne sonnait pas. « Est-ce qu'il serait arrivé malheur à ma sœur? se demanda le jeune homme; rentrons! »

Quelque chose d'insolite en effet était advenu. Au milieu de la matinée, tandis qu'elle mettait tout en ordre dans les salles du mystérieux château, la jeune fille avait vu surgir de divers côtés vingt-quatre géants d'une force tellement extraordinaire que chacun d'entre eux aurait soulevé à lui seul un boeuf, ainsi qu'un jouet d'enfant.

« Qui es-tu et que fais-tu chez nous? s'écrièrent-ils d'une voix courroucée.

- Grâce, messeigneurs! répliqua la pauvrete épouvantée, je ne suis là que par la volonté de mon frère!

- En vérité, opina l'un des colosses, tu es trop belle pour que tu meures, mais du moins nous exigeons que tu nous aides à tuer cet audacieux frère » ; et, dans la soupe qui cuisait sur le feu, il jeta du poison à poignées.

Les géants avaient à peine tourné les talons que le chasseur et ses trois chiens survenaient. Brise-Fer huma l'air avec force, saisit la marmite à pleines dents et la renversa.

« Que signifie ce contretemps, ma sœur? interrogea le jeune homme.

- Cela signifie, riposta la jeune fille, que je n'ai pu être prête à l'heure, à cause de la besogne qui m'attendait ici. »

Le lendemain dans la matinée, les vingt-quatre géants reparaissaient : « Ton frère est-il mort? demandèrent-ils.

- Il est mieux portant que jamais : Brise-Fer a flairé le poison et en a empêché les effets.

- S'il en est ainsi, ce n'est que partie différée. Dans le coin de cette salle, il y a un fauteuil qui a la vertu de glacer quiconque s'y assoit; tu prieras ton frère de s'y mettre, en attendant le dîner. Nous répondons du reste. »

Les géants partirent et la jeune fille sonna la cloche. Son frère accourut aussitôt. Avec un grondement de mauvais augure, Brisefer fit le tour de la salle, aperçut le sinistre fauteuil et à coups de dents le réduisit en miettes.

On se doute quelle fut la colère des géants à leur retour.

C'était la première fois qu'un homme déjouait ainsi leurs pièges. Ils imaginèrent alors un plan très perfide et y associèrent la jeune fille en lui promettant les plus magnifiques récompenses.

Lorsque le jeune homme rentra de chasse, il aperçut sa sœur au lit, l'air très gravement malade. « Hélas! mon frère, dit-elle, je sens que je vais mourir. Ne tarde pas une seconde, va vite chercher un médecin, si tu tiens à me conserver la vie. »

Le jeune homme fit diligence; il alla prendre le médecin le plus rapproché.

Or ce médecin était celui des géants et il était de connivence avec eux.

« Je vois bien, prononça-t-il, quel est le mal dont souffre cette femme, mais je n'y vois qu'un seul remède.

- Et quel est-il? Je saurai me le procurer, fût-il au bout du monde.

- Il faudrait lui donner à boire du lait de chèvre.

- Si ce n'est que cela, elle sera bientôt satisfaite. »

Sans plus délibérer, le jeune homme courut chez la fée qui lui avait donné les trois chiens :

« Marraine, reprenez vos trois compagnons et rendez-moi ma chèvre. Il me faut de son lait pour ma sœur qui est malade, sinon elle mourra.

- Qu'il en soit suivant ton désir, répliqua la vieille, avec un sourire à la fois triste et mystérieux, et puisses-tu n'avoir pas à regretter les élans de ton bon cœur ! »

Le souhait n'était pas de trop. En rentrant au château, le chasseur aperçut les vingt-quatre géants qui lui barraient la porte :

« Tu arrives à propos, jeune téméraire, s'écrièrent-ils, en éclatant de rire. Nous avons un compte à régler ensemble. » Et sans autre forme de procès, ils le précipitèrent dans une oubliette, dont le fond était semé des ossements de leurs victimes, et au-dessus de sa tête ils roulèrent une pierre énorme qui lui boucha hermétiquement la lumière du jour.

Longtemps il demeura là comme anéanti, se demandant s'il n'était pas à jamais séparé du monde des vivants. Si du moins il n'avait pas commis l'imprudence d'abandonner ses chiens. Cette pensée soudaine lui en rappela une autre. Il se souvint qu'il avait conservé un sifflet.

« Sauvé! » s'exclama-t-il, et il porta l'instrument à sa bouche, et il en tira un son strident et prolongé. L'effet fut immédiat. Il entendit des aboiements joyeux de chiens; la pierre de son sépulcre vola en éclats, sous les efforts de Brise-Fer, tandis que celui de ses compagnons qui répondait au nom de Vif comme le Vent, le rejetait hors de l'oubliette, ainsi qu'il l'eût fait d'une plume d'oiseau.

Il se mit à parcourir le château, désireux de savoir ce qu'était devenue sa sœur. Or quelle ne fut pas sa colère de la trouver en compagnie de l'un des géants, occupée à fêter joyeusement ses fiançailles. « Il ne sera pas dit, s'écria-t-il, que la trahison aura profité à personne, pas même à toi. » Et sur eux il lança ses chiens.

Ce fut l'affaire de quelques minutes. Les coupables ne purent se défendre contre les crocs des terribles bêtes et succombèrent étranglés.

Mais ce château et cette forêt en vérité avaient laissé trop mauvais souvenir au chasseur pour qu'il y demeurât. Il se rendit à Paris. En entrant dans la ville, il fut surpris de l'air de deuil qu'avaient les habitants.

« Vous ignorez donc, lui fut-il répondu, le grand malheur qui nous frappe ? L'histoire vaut d'être contée. Il y a de cela longtemps, une de nos reines qui avait des caprices eut la fantaisie de demander un jour qu'on lui servît des fruits du jardin des Fées. Son désir fut satisfait. Une vieille fée lui apporta les fruits. Elle mit toutefois une condition avant de les céder, c'est que la princesse devrait lui donner une de ses filles qui serait élevée au palais des Fées et qui deviendrait plus tard une fée puissante elle-même. La reine promit ce qu'on voulut, mais, quand il fut question de laisser partir la jeune fille, le roi s'y opposa.

La vengeance des fées fut effroyable. Elles lancèrent sur le royaume quatre monstres qui semèrent l'épouvante et la dévastation dans les villes et les campagnes. Il fallut que le roi demandât merci. Il s'engagea à conduire en personne sa fille aux Fées.

Celles-ci estimèrent que la satisfaction n'était pas suffisante. Elles consentirent à retirer trois des dragons, mais laissèrent le quatrième, avec la charge de fournir chaque année une jeune fille pour lui servir de pâture. La maudite bête est sur la colline et sa vue seule, avec ses sept têtes et ses sept cornes, glace de terreur. En vain les plus braves chevaliers du pays ont essayé de la tuer. Pas un n'est revenu de là-bas. Aujourd'hui, c'est à la fille du roi, notre sire, d'être sacrifiée.

- La bonne affaire! riposta le jeune homme. Nous cherchions précisément, mes chiens et moi, à entreprendre forte besogne. Nous allons nous rendre compte si cette vilaine bête est aussi invincible qu'on le prétend. »

En vain s'efforça-t-on de le retenir. Il haussa les épaules, en constatant combien ces Parisiens étaient des timorés et partit vers la colline, suivi de ses chiens.

À mi-côte il rencontra la princesse, fille du roi, qui grimpait son calvaire.

« Pour Dieu, étranger, murmura celle-ci, arrête-toi, il suffit d'une victime.

- Je ne connais pas les habitudes des gens de cette ville, répondit-il, mais en Bretagne l'usage n'est pas encore reçu de laisser périr une femme, quand il y a là un homme pour la défendre. Dieu nous garde tous les deux, princesse ! »

Il parvint au sommet de la colline et appela à lui ses chiens. « À toi, Chasseur! » cria-t-il.

Chasseur partit, tel l'éclair, à la recherche du monstre. Des aboiements furieux. et un rugissement effroyable lui apprirent que celui-ci était découvert. Et, en effet, il le vit arriver sur lui, en agitant ses sept têtes, en lançant des éclairs et en balayant le sol de sa queue écaillée, une queue longue de plus de vingt mètres.

« À ton tour, Vif comme le Vent », prononça le jeune homme. Et Vif comme le Vent de tourner autour de la bête, de la mordre à la queue, aux têtes, aux oreilles, de la poursuivre de-ci de-là, de la harceler sans répit, tant et si bien qu'au bout d'un quart d'heure elle paraissait exténuée.

« À nous deux maintenant, mon brave Brise-fer! » s'écria une troisième fois le jeune homme, et tandis que lui-même, l'épée à la main, se précipitait sur le monstre, Brise-fer, s'attaquant aux sept têtes, les broyait en un instant dans ses puissantes mâchoires.

Un flot de sang jaillit du corps de la bête et elle expira.

De loin la princesse avait assisté à ce combat singulier et ne savait comment témoigner sa reconnaissance au jeune homme.

« Prends, dit-elle, ce mouchoir brodé à mon chiffre. Partout, quand tu le montreras, on reconnaîtra le sauveur de la princesse royale. Accepte encore cette fiole d'eau que je porte toujours sur moi; elle vient de la fontaine de vie. Mon père lui aussi saura te récompenser, suivant ton mérite.

- Je vous suis bien obligé, princesse, répliqua le jeune héros, de vos aimables paroles. Dès maintenant je veux me rendre compte de l'efficacité de cette eau. »

Là-dessus, il coupa les sept langues du monstre, les enveloppa dans le mouchoir et retourna au château habité par les géants. Depuis que sa sœur y était morte, tuée par lui, le remords déchirait

son cœur et il n'avait qu'un désir : la revoir en vie. Aussi s'empressa-t-il de lui verser quelques gouttes d'eau sur le visage. Le résultat fut instantané. La jeune fille parut se réveiller d'un long somme et elle se redressa pleine de santé.

Sur les vingt-quatre géants il tenta la même expérience; elle réussit de même façon. Le géant secoua ses membres, se frotta les yeux et demanda à boire et à manger.

« Jeune homme, dit-il, tu t'es noblement vengé du mal que moi et les miens nous t'avons causé. Entre nous désormais, ce sera à la vie, à la mort !! »

À un an de là, le bruit se répandait dans le royaume que la fille du roi allait épouser son sauveur. Il parvint au château de la forêt. Le jeune homme, désireux de se rendre compte de la vérité de la nouvelle, se mit en route pour Paris avec ses chiens et les vingtquatre géants. On ne l'avait pas trompé. C'était exact et voici ce qui s'était passé.

Au moment où il se mesurait avec le serpent, un chevalier s'était rencontré sur la colline, assistant en secret au spectacle. Lorsqu'il fut parti, ce chevalier avait coupé les sept têtes du monstre et avait imposé par serment à la princesse de déclarer, sous peine de mort, que c'était lui qui l'avait sauvée. La princesse effrayée n'avait pas osé dire non et l'avait présenté au roi. Il avait été convenu qu'ils se marieraient.

Or le jour fixé pour les épousailles, le jeune homme et ses compagnons arrivaient à Paris. En remarquant les préparatifs de la fête, il conçut la plus violente indignation. Sur son ordre, géants et chiens se mirent à l'œuvre. Tandis que les géants paralysaient les gardes, Vif comme le Vent renversait les tables du festin et Brise-fer arrachait les plats aux mains des servantes.

Le roi accourut tout inquiet et fit venir le jeune homme. Lentement celui-ci déploya sous ses yeux le mouchoir au chiffre de la princesse et montra les sept langues qu'il contenait : « Dites-moi, sire, demanda-t-il, quel est celui qui a vraiment sauvé votre fille, celui qui a les langues ou celui qui a les têtes du serpent ? »

- Incontestablement celui qui a les langues.

- Alors c'est moi, car voici les langues. »

La trahison du chevalier félon fut découverte. Le coupable, au lieu de conduire la princesse à l'autel, fut lui-même mené au gibet et le véritable sauveur devint gendre du roi. Il gouverna longtemps le royaume avec l'aide de ses géants, parmi lesquels il choisit ses principaux ministres et sans autres gardes du corps que ses trois chiens qui le préservèrent de tous les dangers; et grâce à l'eau de résurrection de la fontaine de vie dont il fut pourvu par la princesse, il triompha toujours de la mort, même sur ses vieux jours et s'il partit un jour pour l'autre monde, ce fut parce que ça lui plut ainsi.

*Conté par Mathurin Guilleray, tailleur à Noyal-Pontivy.*

